

Sylvain Piron

Christine l'Admirable
Vie, chants et merveilles

précédé de

Thomas de Cantimpré
Vie de Christine l'Admirable

éditée et traduite du latin
en collaboration avec Armelle Le Huërou



Vues de l'esprit
Bruxelles
2021

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	9
Traduction de la <i>Vie de Christine l'Admirable</i> de Thomas de Cantimpré	15
I. Le travail de la mémoire	41
II. Circonstances	61
III. Au fil du texte	83
IV. Un tissu de merveilles	107
V. L'anomalie Christine	131
Conclusion	
Pour une pragmatique de l'extase	145
Principes d'édition du texte	149
Édition de la <i>Vita Christinae Mirabilis</i> , suivie de l'abréviation d'Henri Bate de Malines	153
Notes	181
Remerciements	203

PRÉSENTATION

La *Vie de Christine l'Admirable* ressemble à un roman gothique d'Italo Calvino. La principale différence avec *Le Baron perché* tient à ce que l'ouvrage fut rédigé en 1232, huit ans après sa disparition, sur la foi de multiples témoignages des événements recueillis à Saint-Trond en Hesbaye et dans les alentours, avec la plus grande circonspection, par un jeune religieux qui allait rejoindre peu après l'ordre dominicain. Les prodiges qu'elle avait accomplis étaient de notoriété publique dans toute la région, jusqu'à Liège où elle semble avoir plusieurs fois séjourné. Autrefois, les foules accouraient pour la voir grimper au sommet des arbres ou des églises, entrer dans des fours à pain enflammés ou nager des semaines entières dans la Meuse. Au bout d'un certain temps, le clergé l'avait pressée de mettre fin à ces démonstrations de piété exubérantes, mais le souvenir demeurait encore vif dans les mémoires quand Thomas de Cantimpré interrogea les témoins. C'est la vie d'une femme célèbre, admirée et inquiétante qu'il écrivit, pour la louange de Dieu et l'édification de ses lecteurs.

Christine est l'une de ces femmes saintes du diocèse de Liège qui émergent dans la documentation peu après 1200 et pour lesquelles, de façon significative, on ne dispose pas de dénomination stabilisée¹. Pour désigner le mouvement qui se propage alors entre Nivelles, Saint-Trond, Huy et Liège, puis vers le Hainaut et la Flandre, on retient habituellement la désignation latine de *mulieres religiosæ* (« femmes menant une vie religieuse ») qui a l'avantage de convenir à la variété de leurs statuts. Certaines d'entre elles œuvrent en effet au service des lépreux,

d'autres sont recluses dans des cellules attenantes à une église ; elles vivent parfois dans des communautés domestiques que l'on dénommera par la suite béguinages, mais qui ont parfois été incorporées comme maisons féminines de l'ordre cistercien. Leur vie est souvent faite de passages entre ces différents états. Il semble préférable de parler en français de « saintes femmes » car le projet qui les anime a pour élément central l'aspiration à la sainteté, suivant un modèle évangélique. Ce sont aussi des femmes libres, dont le geste fondateur a consisté à secouer la tutelle du clergé masculin, pour revendiquer l'autonomie d'une voie féminine dans l'accès au divin. Elles partagent une dévotion à l'humanité souffrante du Christ, une pratique assidue de la prière, des jeûnes et des mortifications. Celles dont les actes sont connus par des récits de leur vie paraissent fréquemment sujettes à des extases. L'inscription corporelle de leur dévotion, à travers des blessures miraculeuses, des maladies ou la production de fluides, constitue le trait le plus distinctif de cette nouvelle sainteté féminine. Si elles suscitent critiques et moqueries, elles ont également reçu très tôt un soutien marqué de la part d'ecclésiastiques de premier plan.

Christine l'Admirable est l'une des figures majeures de ce mouvement. Elle est l'une des premières après Marie d'Oignies dont la vie fut jugée digne d'être mise par écrit, et ce récit fut l'un des plus souvent lus et copiés jusqu'au xv^e siècle. Personnalité bien connue, elle ne vient cependant que rarement au centre de l'attention. La profusion de merveilles qui l'entoure suscite en effet le plus souvent l'embarras des historien·nes. Lorsque le récit de Thomas n'est pas qualifié d'affabulation, c'est le comportement de son héroïne que l'on explique par des troubles mentaux². Les travaux les plus récents tendent à esquiver la difficulté en se concentrant sur les stratégies d'écriture de l'auteur, au point de faire de Christine une simple créature littéraire, « sainte excessive » destinée à susciter l'effroi des fidèles³.

Le parti-pris retenu dans ce livre est différent. L'enquête que nous allons mener ne renonce pas à saisir quelque chose de cette femme hors du commun qui n'est connue que par des témoignages de seconde ou de troisième main. Comme protocole expérimental, j'invite la lectrice et le lecteur à suspendre

l'incrédulité qui pourrait leur venir spontanément face au récit de phénomènes invraisemblables. Dans ce cas également, la lecture bienveillante des sources est de meilleur conseil, une fois qu'elles ont été passées au tamis de la critique documentaire⁴. Il est certain que Thomas de Cantimpré avait un message à transmettre. Il fait de la vie de Christine un appel à la pénitence par l'épouvante et un argumentaire en faveur de l'efficacité des prières pour les âmes du purgatoire dont le culte avait été tout récemment défini⁵. Son ouvrage se situe expressément dans le prolongement de la *Vie de Marie d'Oignies*, rédigée près de vingt ans plus tôt par Jacques de Vitry, où l'exemple d'une femme ascétique et inspirée venait offrir un point d'appui au projet de réforme de l'Église et de la société engagé sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216) et à la lutte contre l'hérésie cathare. Il faut par ailleurs se souvenir que Thomas n'est pas un naïf. C'est un rationaliste – il sera par la suite élève d'Albert le Grand à Cologne –, aussi curieux de comprendre les lois de la nature que d'observer les prodiges qui les excèdent. Il devait être également un lecteur de romans de chevalerie. Un souffle épique passe dans son récit. Il dépeint Christine en héroïne indomptable qui s'évade de toutes ses prisons, prédicatrice itinérante et mendicante qui terrorise les bourgeois et réprimande les nobles, quand elle n'est pas ravie dans des danses et des chants extatiques. Ces exploits étaient connus de tous dans la région. Si l'hagiographe les a évidemment mis en forme, il ne les a pas inventés de toutes pièces. L'argument le plus fort en ce sens tient à l'inconvenance des faits rapportés. Les actes accomplis par Christine sont bien souvent à l'opposé du comportement attendu d'une femme dévote et soumise. Aucun homme d'Église ou de pouvoir ne parvient à la contrôler; elle n'entre dans aucune institution et ne se laisse guider que par son intuition. Thomas lui reconnaît d'ailleurs comme qualité première cette liberté, inspirée par l'Esprit saint – soit, très exactement, ce qu'un siècle plus tard, le Concile de Vienne reprochera aux béguines⁶.

Pour approcher Christine, mieux vaut commencer par lire tel qu'il se présente ce récit qu'elle semble souvent traverser comme une ombre inquiétante. Le livre débute donc, sans autre forme de procès, par une traduction qui ne cherche pas à gommer les aspérités ou les maladroites du latin de Thomas.

(Cette traduction s'appuie sur un texte établi en confrontant dix-sept manuscrits, que l'on trouvera en annexe.) On cherchera ensuite à l'enrichir en rassemblant d'autres témoignages sur Christine, les souvenirs qu'elle a laissés dans sa région natale et les échos qui ont subsisté d'elle à travers les siècles, jusqu'au morceau que Nick Cave lui a consacré sur l'album *Henry's Dream* (1992). L'opération critique pourra alors commencer. Il s'agira alors d'éprouver pas à pas la consistance du récit de Thomas, en tâchant de faire la part entre la matière des témoignages recueillis, son imagination littéraire et les passages où s'exprime sa rationalisation théologique.

Cette élucidation des événements rapportés ne fera qu'accroître le trouble suscité par les excès de Christine. Sous bien des aspects, elle représente une anomalie parmi les femmes saintes de son temps. Cette singularité ne doit pas être ignorée; elle demande au contraire à être expliquée à l'aide des outils dont disposent les sciences humaines. Ce sera l'occasion de constater que le recours au comparatisme est susceptible de donner une meilleure intelligibilité à son comportement. En sortant du cadre occidental, les pénitences démesurées que s'inflige la jeune femme pourront apparaître comme l'équivalent d'une crise de vocation chamanique qui ne parvient pas à se clore, faute de recevoir une initiation adéquate aux techniques de l'extase pour lesquelles elle démontre sa prédisposition. Christine, comme son nom l'atteste, est parfaitement chrétienne. En elle resurgit pourtant, avec une vigueur singulière, des pratiques bien plus anciennes. Une fois parvenue à la maturité, son comportement apaisé retrouve la principale fonction sociale que remplissaient de longue date les femmes inspirées, accompagnatrices des mourants qu'elles aident à franchir l'épreuve de la mort pour accéder à l'au-delà. La lecture approfondie et bienveillante d'un document généralement qualifié d'«étrange» ou «bizarre» et souvent laissé de côté nous permettra ainsi d'effectuer une plongée dans la complexité d'un moment historique très particulier où se croisent réforme ecclésiale et mutations sociales, où de nouvelles dévotions recouvrent des conduites ancestrales; un bref moment où un ecclésiastique a pu faire l'éloge inconditionnel de la femme la plus libre qu'ait connue le Moyen Âge.

PRÉSENTATION

Par touches successives, en fouillant l'œuvre de Thomas comme un palimpseste, nous ne retrouverons certes pas l'insaisissable Christine. Du moins sa silhouette prendra-t-elle une consistance supérieure, en se laissant approcher sous différentes perspectives. Le surcroît de présence qu'elle y gagnera n'a pas pour seul intérêt de mieux éclairer une figure très singulière. En la restituant dans son monde, l'opération conduira à ouvrir une vaste gamme de questions qui concernent aussi bien la liberté d'action dont disposaient les femmes médiévales, les techniques de l'extase ou la réalité des miracles. Mais avant d'engager la lecture, un instant de recueillement est requis. Ceci n'est pas un livre comme les autres, mais un objet de dévotion, le souvenir d'une femme qui aurait de loin préféré l'oubli, une source d'inspiration pour amateurs de body art, un moulin à prières où le sel de la contemplation se mêle inséparablement au poivre de la stupéfaction.

Thomas de Cantimpré,
Vie de Christine l'Admirable,

traduction Armelle Le Huërou
et Sylvain Piron

extraits

Comment elle était torturée dans le feu

11. Christine commença alors à accomplir ce pour quoi elle avait été renvoyée ici-bas par le Seigneur. Elle entrait dans des fours enflammés, prêts pour la cuisson du pain, où elle était torturée par les flammes comme n'importe lequel d'entre nous, si bien qu'elle hurlait d'horreur et d'angoisse. Et pourtant, aucune lésion n'apparaissait extérieurement sur son corps quand elle en sortait. Quand il n'y avait pas de four, elle se jetait dans les grands feux qui se trouvaient dans les maisons, ou y mettait au moins les pieds ou la main et les y laissait si longtemps qu'ils auraient dû être réduits en cendres, s'il n'y avait pas eu un miracle divin. Elle entrait parfois dans des chaudrons d'eau bouillante jusqu'à la poitrine ou jusqu'aux reins, selon la hauteur du chaudron, et sur les parties de son corps qui restaient dehors, comme exempts du supplice, elle versait de l'eau brûlante. Elle hurlait comme si elle accouchait; et pourtant elle ne montrait aucune lésion quand elle sortait.

Comment elle était torturée dans l'eau

12. Quand le temps était glacial, elle restait souvent et bien longtemps sous les eaux de la Meuse, jusqu'à y demeurer six jours ou plus. Mais le prêtre qui prenait soin d'elle venait, et debout sur la rive du fleuve, il l'adjurait par le nom du Christ; alors, contrainte, elle en sortait. En hiver, elle allait aussi se tenir debout sous la roue d'un moulin, afin que l'eau se déverse sur le sommet de sa tête et tous ses membres. Parfois, elle y venait aussi en nageant dans le courant et chutait avec l'eau dans le mouvement de la roue. Et pourtant, aucune lésion n'apparaissait sur ses membres.

Comment elle était torturée sur les roues et les potences

13. Sur les roues où l'on a l'habitude de torturer parfois les brigands, agissant sur elle-même à la manière des bourreaux, elle faisait ployer ses jambes et ses bras; et pourtant, quand elle descendait, aucune fracture n'apparaissait dans ses membres. Elle allait également au gibet, se pendait à une corde entre les larrons et y restait pendue un jour ou deux. Très souvent, elle

entrait aussi dans les tombes des morts et y pleurait les péchés des humains.

Comment elle était torturée dans les épines et les ronces et malmenée par les chiens

14. Parfois, elle se levait au milieu de la nuit et, provoquant les aboiements des chiens dans toute la ville de Saint-Trond, elle courait devant eux comme un animal en fuite. Les chiens la pourchassaient et la malmenaient à travers les forêts et les ronciers au point qu'aucune partie de son corps ne demeurait sans plaies; et pourtant, alors qu'elle ruisselait de sang, aucune trace de lésion n'apparaissait. Elle s'infligeait la même chose avec des épines et des ronces, au point qu'on voyait son corps entièrement couvert de sang. Aussi ceux qui, nombreux, voyaient bien souvent cela, se demandaient avec stupéfaction comment il pouvait y avoir tant de sang en un seul corps. Outre ces effusions de sang, elle se faisait bien souvent saigner abondamment les veines.

La subtilité de son corps

15. Son corps était d'une telle subtilité, d'une telle légèreté, qu'elle marchait sur les hauteurs les plus abruptes et, comme un moineau, s'accrochait aux branches les plus minces des arbres.

Quel effet lui faisait la prière

16. Lorsqu'elle voulait prier, elle était forcée de fuir au sommet des arbres ou des tours ou de toute chose élevée, pour y trouver le repos de son esprit, loin de tout. Et quand elle priait et que la grâce divine de la contemplation descendait en elle, comme de la cire chauffée, tous ses membres se ramassaient en une boule et l'on ne pouvait les saisir que comme un corps sphérique. Une fois passée l'ivresse spirituelle, quand les sens actifs de ses membres retrouvaient leurs lieux propres, son corps roulé en boule comme un hérisson reprenait sa forme et ses membres, qui avaient été auparavant ramassés en une matière informe, s'étiraient. Elle se tenait également souvent debout sur les pieux des clôtures et y chantait la succession des Psaumes, car il lui était excessivement pénible pendant ce temps de toucher terre.